

Avec toute ma tendresse

La vieille dame sentait sa poitrine prête à exploser, tandis qu'on l'emmenait vers la chambre 212. Satanée covid, elle l'avait eue, elle aussi, et elle sentait la peur l'envahir. Avec tout ce qu'on racontait, elle n'était pas sûre de s'en sortir, elle avait l'impression de délirer. Encore l'année dernière, la maladie avait fauché son amie Jacqueline, du cours de claquettes. Jacqueline, toujours si pleine de vie. Se remémorer son rire lui serrait la gorge. Elle laissa sa tête aller contre le fauteuil qu'un infirmier poussait, lorsqu'elle aperçut une silhouette au bout du couloir, familière. Un homme de profil, marchant de long en large. Elle posa doucement sa main sur le bras de l'infirmier pour lui demander de s'arrêter une fois qu'ils furent plus prêts.

- Charlie?

L'homme se retourna et un sourire étira ses lèvres.

- Oh, mon aimée !, dit-il d'un ton enjoué après un instant d'hésitation. Toi aussi, ils t'ont amenée ici. Je m'ennuyais terriblement, tu me tiendras compagnie. Tu es toujours aussi belle, à ce que je vois.

- J'en doute fort, et puis, tu ne vois que mes yeux, toujours aussi beau parleur, maugré la vieille dame. Je ne me sens pas très bien, je ne suis pas sûre que je vais t'être de très bonne compagnie.

- Quand tu es là, tout va toujours mieux.

Il était toujours le même que le jour où elle l'avait rencontré. Mêmes yeux noisette, mêmes fossettes lorsqu'il souriait, même charme en somme. Elle sentit sa tête tourner.

- Monsieur Charlie, arrêtez de compter fleurette à madame, elle est fatiguée et je dois l'emmener dans sa chambre. Et puis, remettez votre masque, combien de fois devrais-je vous le dire ?

- Jérôme, je ne compte pas fleurette à madame, je connais bien madame, nous avons une histoire depuis cinquante ans maintenant. Et puis, vous me cassez la tête avec votre masque, il m'empêche de respirer correctement. Si je dois y passer, j'y passerai, que ce soit avec ou sans masque !

- D'accord d'accord, vous êtes une tête de mule, Monsieur Charlie, soupira Jérôme. Vous devez bien avoir de la patience, madame, pour le supporter au quotidien.

- Je...

- Pour sûr, qu'elle en a, de la patience !, répondit Charlie. Je passe te voir tout à l'heure dans ta chambre, mon aimée.

Puis il s'éloigna en sifflotant, tandis que la vieille femme se laissait emporter, les yeux fermés.

A dix-neuf heures, le même infirmier lui apporta son plateau repas. Une viande non identifiée avec de la purée, une compote et du céleri.

- Madame Sonrisa, vous me reconnaissez ? C'est moi qui vais principalement m'occuper de vous pendant votre séjour ici, avec ma collègue Salima. Ne faites pas cette grimace, goûtez, vous verrez que ce n'est pas si mauvais

Le jeune homme avait un air sympathique, il la fit rire malgré son mal de tête.

- Merci, Jérôme. Je vais me jeter à l'eau, alors. Et si je m'empoisonne, je saurais à qui m'en prendre !

- Pas de soucis, je suis là pour ça. Vous allez rester en isolement quelques jours, le temps d'aller mieux. N'hésitez pas à m'appeler, si vous avez besoin de quoi que ce soit.

- D'accord. Avant de partir, pouvez-vous me donner le livre qui se trouve dans mon sac, s'il-vous-plaît ? Il m'aidera à passer le temps.

- *Aurélien*, d'Aragon...je ne connais pas.

- Un de mes livres préférés, vous devriez le lire.

- J'y penserai, quand j'aurai un peu de temps libre. Un jour peut-être, dit-il en riant. A tout à l'heure.

Il sortit et la laissa seule. Lorsqu'elle souleva le petit pain de son plateau, elle remarqua un bout de papier qui se trouvait sous son assiette. Intriguée, elle la souleva et découvrit une enveloppe, qui lui était adressée. A l'intérieur, une lettre. Elle reconnut l'écriture et commença à lire, les mains tremblantes.

« Montfermeil, le 21 février

Mon aimée,

Les infirmiers m'ont interdit de venir te voir, car nous serions tous les deux fragiles, les imbéciles. C'est bien la preuve qu'ils ne te connaissent pas du tout, toi, la personne la plus forte que j'ai jamais rencontrée. Peu importe, cela me permet de renouer avec ce rituel de notre jeunesse, lorsque je t'écrivais des lettres. Une tentative ridicule pour te séduire. Mais tu aimais tellement les livres, la poésie, la littérature, je m'étais dit que tu serais sensible à mes piètres tentatives. T'en souviens-tu ? Les as-tu gardées ? Peut-être se trouvent-elles dans une boîte au fond de la cave. Ou au grenier, dans un tiroir qu'il est difficile d'ouvrir, car personne ne l'ouvre jamais. On devrait s'écrire des lettres toute notre vie, j'y penserai pour la prochaine fois. En tout cas, j'espère que tu me permettras de t'écrire, et que tu prendras autant de plaisir à me lire que moi j'en ai à correspondre avec toi.

J'aimerais en profiter pour évoquer des souvenirs que nous avons partagés. Aujourd'hui, je voudrais parler du jour, où j'ai su que tu étais tombée amoureuse de moi. Pour ma part, la question ne se pose même pas, puisque je l'ai toujours été, si je suis totalement honnête. Nous étions partis à Bordeaux, en voiture. Nous nous fréquentions depuis environ six mois et nous étions montés en haut de la dune du Pilat, pour voir le coucher de soleil. Ton idée. Alors que je te tenais dans mes bras et que le soleil commençait à décliner, tu t'étais levée, m'avais pris la main, et nous avions dévalé la pente jusqu'à l'océan. Juste pour y tremper nos mains. Puis nous étions remontés en courant, avant que la nuit ne soit trop obscure. Arrivés en haut, essoufflés et les pommettes rouges, tu m'avais embrassé d'un air de défi et m'avais lancé un « Je t'aime, tu le sais ». Avant même que j'aie pu te répondre, tu étais repartie en courant, tes cheveux bruns dans le vent, et je te regardais t'éloigner de moi. Ce fut le plus beau coucher de soleil de ma vie.

Avec toute ma tendresse,

Charlie »

La vieille dame se souvenait très bien de ce jour-là, mais Charlie avait tort sur un point. Ce n'était pas lors de ce voyage qu'elle était tombée amoureuse de lui. La vérité est qu'elle l'avait toujours été. Toujours ces mêmes palpitations en le voyant, que ce soit à vingt ou à plus de soixante-dix ans. C'était drôle un sentiment qui perdurait si longtemps. Comme si elle le voyait encore et encore pour la première fois, avec ses yeux de jeune fille. Mais maintenant, je suis une vieille dame, pensa-t-elle. J'ai mal au dos, des rides au coin des yeux, et même partout sur le visage. Elle aurait aimé lui répondre, mais comment lui transmettre sa lettre ? Et puis, elle n'avait pas de papier, il faudrait en demander à Jérôme lorsqu'il reviendrait. Charlie comprendrait qu'elle ne pouvait pas lui répondre pour l'instant.

Le lendemain, le même scénario se répéta. Une lettre était cachée sur son plateau. Elle l'ouvrit lentement, savourant par avance les mots qu'elle lirait et qui la transporterait si loin dans le passé.

« Montfermeil, le 22 février

Mon aimée,

Alors que je me dégourdissais les jambes dans le couloir, j'ai vu une femme passer en pleurs. Un homme la soutenait et lui murmurait des mots à l'oreille. Elle te ressemblait un peu, brune, grande, élancée.

Et cela ne peut que me rappeler ce jour, où ta sœur a disparu. Je ne veux pas te faire de peine en l'évoquant, mais je sais que tu ne l'as jamais oubliée et que tu la mentionnes toujours, de temps en temps. C'est Jojo qui me l'a dit. Et je sais que pour toi, c'est comme une façon de la garder vivante. Nous n'avons jamais reparlé de ce jour, mais il est encore très clair dans mon esprit. Elle était déjà malade depuis quelques temps. Mais tout le monde avait bon espoir qu'elle guérisse. Malheureusement,

c'est arrivé, un matin. Tes parents se sont effondrés, tandis que tu restais droite, les yeux secs. Tu es allée prendre les clés de la voiture et m'a fait signe de te suivre. Nous avons conduit jusqu'à Paris. Te promener sur l'Île de la Cité t'a toujours apaisée, d'aussi longtemps que tu t'en souviennes, d'après ce que tu m'avais raconté. Nous ne disions rien, mais je tenais ta main serrée fort dans la mienne. Tu as voulu entrer dans Notre-Dame et t'asseoir sur l'un des bancs. Un organiste jouait. Sa mélodie emplissait l'espace, donnant une consistance à cet air si lourd qui nous entourait. On avait presque l'impression de pouvoir toucher ses notes. Je me suis tourné vers toi. Deux larmes coulaient sur tes joues, silencieusement. La musique dans les églises t'a toujours fait beaucoup d'effet, encore plus en ce jour. Nous avons écouté l'homme jouer pendant plus d'une heure, puis il est parti. Après son départ, tu as laissé glisser ta tête sur mon épaule, tandis que je te pressais fort de mon bras qui t'enlaçait. Au bout d'un moment, tu as tourné les yeux vers moi et tu m'as dit « On y va ? ». Nous sommes rentrés à Chelles et je ne t'ai plus jamais vue verser une seule larme pour elle. Les as-tu caché pendant toutes ces années ? Peut-être les as-tu montrées à quelqu'un d'autre car je ne méritais pas de les voir. J'aurais aimé t'aider à les sécher, comme cet homme le faisait pour cette femme. Vous étiez si proches, je sais que sa disparition a brisé une partie de toi. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle aurait été tellement fière de la femme que tu es devenue.

Avec toute ma tendresse,

Charlie »

La vieille femme ferma les yeux. C'était vrai, ce jour était la seule fois où elle avait pleuré sa sœur devant quelqu'un. Elle n'avait su comment montrer sa peine. Même à Charlie, qui était prêt à la prendre en entier, avec ses tristesses, ses peurs, ses doutes. Mais on l'avait élevée comme ça. On ne s'écroulait pas, on continuait à avancer, peu importe les écueils que la vie mettait sur notre chemin. Et pourtant, combien elle aurait aimé s'écrouler entre ses bras. Elle sentit la fièvre revenir, sa tête s'alourdir. Elle allait essayer de dormir un peu. Les lettres de Charlie lui faisaient du bien, et mal à la fois, parce qu'elles amenaient tellement de souvenirs. Ce temps où elle était jeune, où les possibilités semblaient infinies, où rien ne pouvait les arrêter, ils se sentaient invincibles. Mais elle n'avait pas à la force de penser à tout cela, ni à la suite. Le moment présent était tout ce qui lui importait pour l'instant.

Elle se réveilla quelques heures plus tard, au bruit que faisait Jérôme.

- Bien dormi, Madame Sonrisa ?

- Oui, mais je me sens un peu faible.

Elle tenta de se redresser sur son lit, et le regarda s'affairer.

- Quelques jours de repos et vous irez mieux, j'en suis sûr. Mais dites-moi, il fit un signe vers sa table de chevet, elles n'étaient pas là ces lettres ce matin ?

- Heu...je...

- Aller, pas la peine d'essayer de m'emberlificoter, Mme Sonrisa. J'ai bien repéré le manège de Monsieur Charlie, qui les glissait de façon très discrète sur votre plateau. Un vrai agent secret, celui-là !

- Ça ne vous pose pas de problème ?, demanda-t-elle, d'un air coupable.

- En soi, ce n'est pas très conseillé. Mais bon, il est en rémission, et je vois bien que ça vous fait plaisir, alors je vais fermer les yeux. Et puis, deux amoureux qui s'écrivent des lettres après cinquante d'histoire, ça donne de l'espoir pour la vie, le romantisme n'est pas mort. ! Si vous voyiez comment il parle de vous, c'est quelque chose. Il m'a raconté le jour où il vous a rencontrée, il avait encore des papillons dans les yeux ! La vie à ses côtés, ça a dû être...intense, disons !

- Eh bien, en vérité...

Une sonnerie se déclencha de façon stridente.

- Je suis désolé, Madame Sonrisa, on m'appelle dans une autre chambre. Si vous voulez lui répondre, je vous apporterai du papier. Ou si vous voulez que je lui transmette un message.

- Oui, je veux bien du papier, s'il-vous-plaît. Et est-ce que vous pouvez aussi lui dire que ses lettres me font très plaisir, et...

- Allez-y, ne soyez pas timide, voyons !

- Et...que j'aimerais qu'il continue à en écrire.
- Très bien, ce sera fait !

Les jours se succédaient et les lettres s'enchaînaient. Charlie ne passait pas un jour sans lui écrire, mais elle n'avait toujours pas l'énergie pour lui répondre. Elle lui transmettait des messages de temps en temps par l'intermédiaire de Jérôme. Cette correspondance faisait renaître des sentiments qu'elle pensait avoir enterrés depuis longtemps. Elle perdait la notion des jours, des années, où était-elle ? Il lui semblait que Charlie avait toujours été là, et qu'il le serait à jamais.

« Montfermeil, le 27 février

Mon aimée,

Depuis que Jérôme m'a dit qu'il était au courant de mon petit manège pour te transmettre mes messages, je suis un peu déçu et je ne mets plus la même énergie afin d'être discret. Mais j'imagine qu'à soixante-cinq ans, on a perdu quelque peu de son agilité. Je préfère quand même te faire parvenir mes mots de cette façon que de les lui donner directement, cela donne un petit côté amusant à notre échange, qu'en penses-tu ? Il m'a également redit que tu étais heureuse de recevoir mes lettres et que tu me demandais encore de continuer à en écrire. Tu n'as pas à le demander, je pourrais en écrire jusqu'à la fin des temps, sans que cela me coûte. Les mots me viennent si facilement quand il s'agit de te parler. Tu m'as appris à les aimer, à les écouter et à me rendre compte de leur portée. Je me souviens encore de ces heures passées au bord de la Marne, lorsque tu me lisais des poèmes ou des romans. Aragon était un de tes auteurs préférés, et ses poèmes d'amour à Elsa résonnent encore si fort en moi. Je fermais les yeux au son de ta voix, et j'étais transporté. J'avais l'impression que tu étais l'endroit le plus sûr du monde. Parfois, tu lisais aussi à haute voix les lettres que je t'écrivais. Je me sentais un peu ridicule, mais j'aimais ta façon de lire. Je savais que mes mots s'accrochaient quelque part en toi, à l'endroit précis que toi seule connaissais. J'enviais ton panache. Tu m'apparaissais si rangée. Savoir où allaient les choses, connaître la place des questions et le poids des réponses, prendre comme cela venait, sans perdre le fil, vérifier que cela tenait bien avant de continuer, recommencer autrement si ça ne convenait pas, avec assurance. Alors que j'étais un bateau à la dérive, tu étais l'ancre qui me maintenait au port.

Avec toute ma tendresse,

Charlie »

Une larme coula sur son visage, qu'elle essuya d'un geste rapide. Il fallait qu'elle lui réponde. Mais pourquoi se sentait-elle si faible ? Elle fallait qu'elle lui dise, elle n'était pas rangée du tout, des tempêtes s'agitaient en elle, elle vacillait, mais elle ne le montrait pas. Lui aussi était son ancre, et elle aussi avait dérivé, si loin. Elle lui dirait, mais plus tard.

Ses yeux la brûlaient. Un marteau piqueur était à l'œuvre dans sa tête. Jérôme entra doucement.

- Bonjour, Madame Sonrisa. Tout va bien, voulez-vous un peu d'oxygène ?
- Non...Jérôme, merci. Peux-tu..., elle désigna la lettre posée sur sa table.
- Vous voulez que je vous la lise ?

Elle fit signe que oui avant de fermer les yeux. Jérôme avait une belle voix, profonde. Elle lui rappelait un peu la voix de Charlie, quand il était jeune.

« Montfermeil, le 28 février,

Mon aimée,

Jérôme m'a dit que tu étais fatiguée, ces derniers jours. Un peu de repos et tu seras sur pied, j'en suis sûr. Tu es la définition même du dynamisme, ce n'est pas un petit covid qui te mettra à terre. Pour te

faire rêver, j'aimerais te raconter le voyage que nous avons fait pour nos vingt ans de mariage, il y a à peine trente ans de ça. Le rêve de ta vie, partir à Bali. Tu en parlais déjà quand tu avais dix-neuf ans. Tout était si parfait. La nourriture délicieuse, les plages de sable fin, les fleurs à chaque coin de rue. Je t'avais fait la surprise, car je savais que tu aurais refusé sinon. Les enfants étaient grands, et nous avions assez économisé pour nous le permettre. Je me souviens de ce spectacle de danse si étrange, tu avais même voulu prendre un cours ! Toi et tes idées saugrenues, j'ai toujours aimé ton originalité. Tu avais même lu tous les livres sur la mythologie hindoue que tu avais trouvés, et tu avais décrété que Ganesh avec sa tête d'éléphant était ton dieu préféré. Tu ne faisais jamais les choses à moitié. Le dernier soir, nous nous étions assis sur la plage, en regardant le coucher de soleil (encore un). Les couleurs étaient si différentes des couchers de soleil d'ici, elles y étaient tellement plus intenses. Cela semble si beau, n'était-ce qu'un rêve ?

Avec toute ma tendresse,

Charlie »

Sa respiration s'accéléra, elle sentit qu'elle était en train de partir et elle entendit la voix de Jérôme au loin qui l'appelait. Puis ce fut l'obscurité.

La vieille dame se réveilla, la tête lourde. Elle ouvrit les yeux et vit une infirmière qui vérifiait ses perfusions.

- Oh Madame Sonrisa, vous êtes réveillée, vous nous avez fait une de ces peurs !

Elle lui fit signe de lui enlever son oxygène.

- Vous en êtes sûre ?

Elle hocha la tête.

- Depuis..., elle se racla la gorge, depuis combien de temps suis-je malade ? Quelle heure est-il ?

- Il est dix-huit heures. Vous avez déliré pendant deux jours et vous dormez depuis ce matin. Mais le médecin pense que vous êtes maintenant hors de danger.

- C'est bien, c'est bien.

- Vos enfants ont appelé plusieurs fois. On leur a dit qu'ils ne pouvaient pas venir vous voir pour l'instant, mais qu'on les préviendrait dès que ce serait possible. Monsieur Charlie était très inquiet pour vous également, il a même fait une rechute. Il vous a écrit. Jérôme a récupéré sa lettre et l'a posée ici, pour ne pas qu'elle se perde. Reposez-vous bien, et appelez-moi si besoin.

Après s'être reposée quelques heures, elle trouva la force de tendre le bras pour attraper la lettre.

L'écriture lui sembla plus fébrile que d'habitude. Mais c'était normal, l'infirmière lui avait dit qu'il était retombé malade.

« Montfermeil, le 29 février

Mon aimée,

Te souviens-tu de ce voyage à Alicante ? Cette mer qui est toujours à trente degrés. Je te revois, dans ton maillot de bain vert et blanc, lunettes de soleil vissées sur le nez. Nous étions ressortis pour nous balader après dîner. Nous avions marché des heures, jusqu'à un endroit reculé où il n'y avait personne. Tu m'avais alors regardé, un grand sourire aux lèvres, et tu avais couru vers la mer, enlevé ta robe d'un geste rapide, et plongé à l'eau, nue. J'entends encore ton rire, et moi qui te demandais de faire moins de bruit parce que j'avais peur que quelqu'un te voit. Finalement, je n'avais pas pu te résister, je ne le pouvais jamais de toute façon, et je t'avais rejointe. C'est un des plus beaux souvenirs de ma vie. Trois mois avant que je parte, et que je te laisse seule à Chelles.

Je t'en prie, pardonne ma dernière lettre, je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Je me suis mis à rêver de la vie qui aurait pu être la nôtre sans ma bêtise et ma lâcheté. J'en ai tellement des souvenirs comme celui-là, inventés de toute pièce. J'espère ne pas être allé trop loin.

Avec toute ma tendresse,

Charlie »

Deux jours plus tard, la vieille dame se réveilla, plus en forme qu'elle ne l'avait jamais été. Le pire est passé, pensa-t-elle. Elle sentait qu'elle n'avait plus de fièvre et qu'il lui suffirait de manger pour retrouver toute son énergie. Elle s'adossa au lit, rassembla ses pensées et après avoir bu, prit la nouvelle lettre qui avait été déposée sur sa table.

« Montfermeil, le 2 mars

Mon aimée,

Ton prénom était prédestiné, et pourtant, malgré les signes qu'il m'envoyait, je n'ai pas su l'écouter. J'étais jeune, stupide, et m'engager avec toi me paraissait au-dessus de mes forces. Nous avions vingt-deux ans, tu voulais te marier, moi parcourir le monde. Si tu savais à quel point j'ai regretté, combien de larmes j'ai versées sur cette vie gâchée. J'ai lu tellement de fois ce livre que tu m'as offert quand nous nous sommes séparés, *Aurélien*. Je n'ai jamais su comment interpréter ton choix, mais je crois que j'étais comme ce héros, qui n'était pas capable d'aimer correctement.

Deux ans après notre rupture, quand je suis revenu d'Argentine, j'étais décidé à te retrouver. Mais j'ai appris que tu t'étais marié et que tu étais enceinte. J'avais été clair sur le fait que je ne voulais pas que tu m'attendes. Toujours-est-il que j'ai eu l'impression de couler en apprenant la nouvelle. Après cela, j'ai suivi ta vie de loin. Ma mère me donnait de tes nouvelles, et puis Jojo et Marta. Pour ma part, je ne me plains pas, j'ai eu une belle vie, je me suis mariée, j'ai eu deux magnifiques enfants. Mais je sais que la saveur de mon existence liée à la tienne aurait été toute autre. Aujourd'hui, nous nous retrouvons dans cet hôpital, dans ce même couloir, et je ne peux pas ne pas penser que le destin y est pour quelque chose. Il nous pousse à rattraper le temps perdu, et moi, à réparer mes erreurs, s'il n'est pas trop tard. Que dirais-tu d'essayer de parcourir ensemble un bout de chemin ? Il y a toujours eu une place dans mon cœur pour toi, et j'ose espérer qu'il en est de même pour toi.

Réponds-moi vite,

Avec tout mon amour,

Charlie ».

Une larme s'écrasa sur le dernier mot, effaçant à moitié le prénom de cet homme qui avait pris tant de place dans la vie d'Aimée. Elle n'avait jamais pu l'effacer elle non plus, malgré tous ses efforts. Malgré Marcel, malgré les petits, Jean et Charlotte, malgré une vie entière passée avec eux. Charlie était dans le vrai. S'ils en étaient là, c'était pour une bonne raison. Marcel était mort depuis cinq ans, ses enfants avaient leur propre vie. Elle pouvait faire ce qui lui plaisait, maintenant. Charlie n'avait pas écrit depuis la veille car il devait attendre sa réponse. Elle appela l'infirmier, qui arriva deux minutes plus tard.

Jérôme avait un air étrange sur le visage.

- Bonjour Madame Risa, vous êtes réveillée et vous avez l'air en forme !, dit-il d'un ton qui se voulait enjoué. Vous avez besoin de quelque chose ?

- Non, Jérôme, je me sens vraiment bien, merci. Je voudrais savoir si vous pouviez m'aider, maintenant que je me sens mieux, à aller voir Charlie au bout du couloir.

Le visage du jeune homme se figea et il sembla chercher ses mots. Lorsqu'il reprit, ce fut d'une voix altérée.

- Je suis désolée, Aimée. Monsieur Charlie nous a quittés il y a deux jours, il a fait une brusque rechute.

- Mais...j'ai encore reçu cette lettre datée d'hier pourtant.

- Il savait que vous étiez heureuse de recevoir ses lettres. Comme vous vous sentiez mal, il vous en a écrites une ou deux en avance, car il voulait vous soutenir, peu importe ce qui lui arriverait. Il...

Il sortit de sa blouse une enveloppe, sur laquelle était tracé son prénom, mais d'une écriture inconnue.
- Il m'a dicté sa dernière lettre... Je vous la pose ici. Je suis vraiment désolée, Aimée.
Jérôme sortit et Aimée se retrouva seule, vidée. Ce n'était pas possible. Ce devait être une mauvaise blague, très morbide certes, mais Charlie avait toujours aimé rire. La vie ne les aurait pas remis en présence l'un de l'autre juste pour ce...dénouement. Charlie lui expliquerait tout dans sa lettre. Elle ouvrit fiévreusement l'enveloppe, en la déchirant de ses mains tremblantes.

« Montfermeil, le 1er mars

Chère Aimée,

Tu m'excuseras mais je n'ai plus la force de tenir un crayon. J'ai demandé au charmant Jérôme d'être mon scribe, après avoir été mon messenger. Je crois que je vais te faire faux bond, encore une fois, et j'en suis désolé. J'espère que tu me pardonneras, car pour une fois, c'est indépendant de ma volonté. Mais je pars le cœur léger car j'ai devant les yeux le souvenir de cette jeune fille de dix-neuf ans, dans sa robe à pois, qui tournoyait comme si rien ne lui importait. Soudain, elle s'était arrêtée et avait dévisagé l'inconnu qui ne pouvait détacher son regard d'elle. La flamme dans ses yeux bruns ne s'est jamais éteinte, et ses joues étaient encore rougies par la danse. Je sais que tu es restée cette femme fière, entière et solaire, et que tu le resteras pendant les nombreuses années qui t'attendent.

Avec tout l'amour que je t'ai toujours porté,

Pardonne-moi, mon amour,

Charlie. »